

The background of the cover is a complex, abstract pattern of wavy, overlapping lines in various shades of blue and white. The lines flow and curve across the entire page, creating a sense of movement and depth. The overall effect is reminiscent of water ripples or perhaps a stylized representation of a forest canopy or a topographical map.

Michel Magny

Retour aux communs

Pour une transition copernicienne

Le Pommier

Retour aux communs

© Éditions Le Pommier/Humensis, mars 2022

Tous droits réservés

ISBN 978-2-7465-2512-2

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2022, mars

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Michel Magny

Retour aux communs

Pour une transition copernicienne

Le Pommier

« Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse. »

A. CAMUS, *Discours de Suède*

« Nous ne pouvons pas résoudre les problèmes avec la même façon de penser que celle qui les a engendrés. »

A. EINSTEIN

« Pour ce qui est de l'avenir, il ne s'agit pas de le prévoir mais de le rendre possible. »

A. DE SAINT-EXUPÉRY

Introduction

A lors que les événements extrêmes liés au réchauffement climatique se font de plus en plus fréquents, que s'amoncellent les désastres résultant des perturbations des écosystèmes terrestres provoquées par les humains, l'idée d'une « transition écologique » s'impose. Pour assurer à la fois la durabilité des écosystèmes et celle des sociétés, il nous faut transformer nos modes de production et de consommation, et plus généralement nos modes de vie. Les différents Sommets de la Terre qui se sont succédé sous l'égide des Nations unies depuis 1972 à Stockholm, le rapport Brundtland qui promeut en 1987 la notion de « développement durable », ou la création du GIEC en 1988 sont autant de jalons parmi de nombreux autres dans cette prise de conscience internationale.

L'expression même de « transition écologique » a émergé en 2005 dans la petite ville anglaise de Totnes, où un groupe de citoyens animé par Rob Hopkins, un enseignant en permaculture, tenta d'initier la population à des modes de vie durables, notamment en matière énergétique; cette

expérience conduisit à la création d'un réseau international des villes en transition. Aujourd'hui, l'expression apparaît de plus en plus souvent complétée sous les termes de « transition écologique et sociale », pour évoquer les mesures qui doivent accompagner cette transition et assurer son adhésion auprès des populations.

Mais l'idée d'une « grande transition » avait déjà été avancée par le Global Scenario Group, et ce, dès le milieu des années 1990, à la suite du rapport Brundtland. Celle-ci visait les changements inédits bouleversant l'histoire de l'humanité depuis le milieu du xx^e siècle à travers la convergence sans précédent de trois phénomènes : l'explosion démographique, la globalisation de l'économie et une crise écologique d'échelle planétaire. Pour ce groupe interdisciplinaire composé d'une vingtaine de chercheurs et de spécialistes de la prospective, mis en place à l'initiative du Tellus Institute de Boston et du Swedish Environmental Institute, il s'agissait d'esquisser une série de scénarios capables de présenter autant de récits possibles de notre proche avenir. Plus récemment, d'autres chercheurs ont adopté cette expression de « grande transition », en écho cette fois à *La Grande Transformation*, ouvrage majeur que Karl Polanyi avait publié en 1944 ; ce spécialiste d'histoire et d'anthropologie économiques y retraçait les profondes transformations du monde découlant du libéralisme économique. Cette fois encore, le caractère exceptionnel de la situation actuelle et l'ampleur des transformations à engager étaient mis en exergue.

Le concept de transition, on le devine, se prête à différentes interprétations, selon que l'on y inclut ou non les deux dimensions écologique et sociale, selon ce que l'on

comprend de sa dimension sociale, selon les objectifs que l'on vise ou les non-dits du projet que l'on porte, selon les modalités politiques que l'on imagine pour en définir les contours, selon le rythme que l'on juge approprié pour sa mise en œuvre, ou encore selon la lecture que l'on fait de la réalité présente et des processus qui la sous-tendent. Autant de sources de confusions mais aussi de débats, autant de questions qui méritent réflexion et observation. L'ambition de cet essai n'est pas de lister des solutions ou des recettes, elle est davantage d'éclairer les termes du débat, de chercher à « comprendre » ainsi que le disait Hannah Arendt dans un entretien de 1964, avec « l'espoir de clarifier les problèmes et d'acquiescer quelque assurance dans la confrontation à des questions spécifiques » pour finalement aider à imaginer ou entrevoir des issues.

Sans se limiter à la période capitaliste et industrielle, cet essai se place délibérément dans la très longue durée afin de remettre en perspective ces questions relatives à la transition. Avant d'imaginer un possible devenir, il s'agit de remonter aux sources de notre longue histoire pour tenter d'identifier d'où nous venons et ce que nous sommes. Le premier chapitre s'intéresse ainsi à l'origine des *sociétés* humaines, telle que les paléanthropologues parviennent aujourd'hui à la retracer. Depuis 7 millions d'années, l'émergence de la lignée humaine puis celle de notre espèce *Homo sapiens* apparaissent indissociables du développement de la société à travers celui de la solidarité et de la coopération qui infléchissent les processus de la sélection naturelle. La société apparaît ainsi comme le *commun* originel qui nous fait véritablement humains et hors duquel nous perdons l'essence même de notre humanité.

Remontant ensuite la trajectoire de la vie jusqu'à ses débuts, il y a quelque 3,8 milliards d'années, le deuxième chapitre met en évidence comment les hommes sont également partie intégrante de la grande *communauté biotique* qui rassemble tous les organismes vivants à la surface de notre planète. Partageant avec tout le vivant le même ancêtre commun, les humains sont encore les riches héritiers de la longue évolution darwinienne, et le maintien de leur existence est inséparable des réseaux multiples et complexes d'interactions et d'interdépendances qui se tissent au sein des écosystèmes.

Cette existence apparaît aujourd'hui gravement menacée par la crise écologique, dont les prémices remontent à la révolution industrielle avant de s'accélérer depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale sous le double impact d'une explosion démographique inédite et d'un système économique fondé sur le dogme de la croissance, désormais étendu à l'ensemble de la planète. Face aux appétits illimités de ce système-monde néolibéral et aux détériorations sans bornes des écosystèmes qu'ils provoquent, un groupe international de scientifiques s'est efforcé, depuis une dizaine d'années, de reconnaître et d'évaluer quantitativement un certain nombre de limites planétaires à ne pas dépasser, sauf à compromettre dangereusement nos conditions d'existence et celles de larges pans du vivant à la surface de la Terre. Le troisième chapitre présente ces différentes limites planétaires qui s'intéressent au changement climatique, à l'érosion de la biodiversité, à l'artificialisation des surfaces terrestres, aux ressources en eau, aux grands cycles biogéochimiques de l'azote et du phosphore, à l'acidification des eaux océaniques, à la pollution

de l'atmosphère, à la couche d'ozone stratosphérique et à la pollution chimique des écosystèmes.

En contrepoint au précédent, le quatrième chapitre montre comment, depuis les temps préhistoriques, la trajectoire des sociétés humaines apparaît étroitement entrelacée avec celle des écosystèmes terrestres et du vivant. L'évolution des relations que les humains ont tissées avec leur environnement reflète à bien des égards celles qu'ils ont instaurées entre eux. À l'ampleur croissante des perturbations environnementales font ainsi écho des bouleversements de plus en plus profonds des sociétés humaines, désormais travaillées par des forces politiques et économiques inédites, à l'origine de régressions ou de menaces inquiétantes pour le fait social.

Enfin, le cinquième et dernier chapitre prend appui sur les réflexions et les observations qui précèdent pour proposer la mise en œuvre d'une transition copernicienne : prenant le contre-pied de l'idéologie néolibérale, elle s'articule autour d'un projet borné par les limites de notre planète et ayant pour boussole la double préoccupation de maintenir la *durabilité* des *deux communs* hors desquels nous perdons à la fois notre essence et notre existence, c'est-à-dire la *société* qui nous fait humains et la *communauté biotique* qui nous fait vivants.

CHAPITRE PREMIER

Ce qui nous fait humains

Dérivée du latin *societas* qui désigne une communauté, un ensemble de personnes unies par des intérêts communs, et de *socius* qui indique un allié, un associé, un compagnon, notre idée occidentale de la société plonge ses racines chez Aristote (384-322 avant notre ère). C'est, en effet, dans *Politique* qu'il énonce : « La cité est au nombre des réalités qui existent naturellement et [...] l'Homme est par nature un animal politique. Et celui qui est sans cité [*polis* en grec] est soit un être dégradé soit un être divin. » Il en voit la preuve dans le fait que la nature « qui ne fait rien en vain a doté les hommes du langage » (*logos*) qui leur permet de partager des concepts moraux tels que la justice. C'est cette communauté de sentiments et de valeurs qui est à l'origine de la cité, et c'est la *philia* (amitié) et le goût du bien-être commun qui forment le ciment de la *koinonia politikê* ou communauté des citoyens. La forme historique de la cité-État grecque telle qu'elle se développe alors apparaît, selon Aristote, comme le modèle optimal de la vie en société, avec une taille suffisante sans

être excessive pour tout à la fois assurer une autonomie économique et permettre un bon fonctionnement politique entre citoyens qui se connaissent. Concrètement, une cité grecque représente une communauté d'habitants, avec une ville et quelques villages sur un territoire relativement restreint qui constitue un véritable petit État. Ainsi, pour Aristote, aucun récit d'engendrement originel de la société ne paraît nécessaire : l'Homme est un animal qui appartient pleinement au monde naturel et, à l'instar d'autres animaux qui vivent en groupes, les sociétés humaines constituent elles aussi un fait naturel ; la particularité des humains est seulement d'avoir la parole qui leur permet de former des communautés articulées autour de valeurs communes et qui, grâce au *logos*, sont animées par un débat politique.

Cette conception aristotélicienne du caractère pleinement naturel des sociétés humaines contraste avec celles que développent au XVII^e siècle l'Anglais Thomas Hobbes (1588-1679) et au XVIII^e siècle le Français Jean-Jacques Rousseau, les deux philosophes opposant la notion de *société civile* (pratiquement équivalente à celle d'État) à celle d'« état de nature ». Dans son *Léviathan* publié en 1651, Hobbes imagine ainsi un état de nature antérieur à la vie en société organisée par un État. Cet état de nature correspond selon lui à un état de guerre de tous contre tous. Livrés à eux-mêmes, naturellement égaux, les hommes entrent dans un conflit sauvage et permanent entre eux, et la vie se trouve sans cesse menacée. Pour échapper à ce triste sort, les humains passent entre eux un contrat par lequel ils délèguent leurs droits de se gouverner eux-mêmes à un seul homme ou à une assemblée d'hommes. Ce souverain établit alors la sécurité de tous en imposant des lois que la crainte du châtement incitera à

respecter. Chacun peut désormais vaquer à ses affaires privées en toute quiétude mais, si l'on excepte le contrat initial, la paix a été acquise au prix d'une dépossession politique du corps social. Loin de la place centrale qu'Aristote conférait au *logos* dans la *koinonia politikê* et loin de l'essence naturelle de cette *koinonia*, la société civile de Hobbes paraît comme une institution artificielle établie par contrat.

Comme Hobbes, Rousseau imagine ce qu'ont pu être les premiers temps de l'humanité mais son propos dans le *Discours*, qu'il publie en 1755, est de réfléchir sur « l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes ». Il en vient à établir une opposition radicale entre l'Homme à l'état de nature et l'Homme en société. Dans la première partie de sa fiction théorique, Rousseau décrit des hommes qui, à l'état de nature, sont solitaires mais indépendants, libres, agiles, robustes et en bonne santé. Naturellement égaux, ils mènent une vie simple et frugale, rude mais oisive. Loin de la violence originelle imaginée par Hobbes, l'Homme primitif de Rousseau est enclin à la « pitié naturelle » envers ses semblables même s'il n'a « nul besoin » de ceux-ci. La seconde partie du *Discours* montre le basculement, quand l'Homme passe de ce bonheur primitif aux contraintes de la vie en société. La responsabilité de cette évolution est à trouver dans l'institution de la propriété : « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : *Ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. » Rousseau pointe aussi l'accroissement du nombre des hommes, qui peu à peu multiplie les contacts entre individus ; il dénonce encore l'invention de la métallurgie et de l'agriculture. À l'âge d'or d'un Homme primitif solitaire et heureux succède alors une vie sociale qui

apporte la contrainte des lois, des inégalités et du travail. Le bon sauvage est désormais pris dans les « fers » d'une société qui l'aliène. On comprend dès lors la nécessité pour Rousseau d'instaurer un nouveau *Contrat social* qui garantisse la liberté et l'égalité des individus au sein de la société, contrat qui inspirera bientôt la Révolution française.

Dans la lignée de ces fictions théoriques sur les premiers âges de l'humanité, il paraît intéressant d'évoquer ici la théorie de la horde primitive formulée par Sigmund Freud. Dans *Totem et tabou*, publié en 1913, le père de la psychanalyse s'interroge sur la prohibition de l'inceste dans les sociétés humaines et en vient à fabriquer une sorte de récit mythique qui s'inspire tout à la fois de travaux ethnographiques, de certaines formulations de Charles Darwin et d'observations psychanalytiques. Il décrit ainsi une horde primitive originelle, constituée de familles consanguines, où le père « patriarche » se réserve l'exclusivité de l'accès aux femmes. Ses fils se révoltent et finissent par le tuer puis le mangent. Après le meurtre, découvrant qu'ils vont s'entretuer eux-mêmes pour assouvir leurs désirs, ils renoncent à leur mère et à leurs sœurs pour instituer l'exogamie entre familles, ouvrant alors la possibilité d'une société apaisée régie par des lois. Tandis que l'on aperçoit ainsi en filigrane le mythe d'Œdipe élargi de la famille à la société, la horde primitive imaginée par Freud n'est pas sans instiller plus ou moins sournoisement l'idée d'une violence originelle de l'humanité sous-tendue par la sexualité. Une telle image fait directement écho à celles peintes par des artistes à la fin du XIX^e siècle. Le tableau *Rapt à l'âge de pierre*, peint par Paul Jamin en 1888, en offre un bon exemple. On y voit deux hommes vêtus de pagnes en peaux de bêtes, l'un enlevant violemment une

femme entièrement dénudée, l'autre tentant d'étrangler le ravisseur; la barbarie de l'âge de pierre ainsi restituée ne pouvait que rassurer sur les progrès accomplis depuis par *la* civilisation, entendue comme seule pleinement achevée dans son expression occidentale. On retrouve encore la notion d'une violence originelle dans d'autres récits mythiques comme le meurtre d'Abel (le pasteur) par Caïn (l'agriculteur), ou encore celui de Rémus par Romulus lors de la fondation de la ville de Rome au moment où le tracé des futurs remparts venait d'être marqué par un sillon avec une araire.

Le rapide parcours historiographique qui précède nous amène au moment où, dans la seconde moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, émergent la sociologie, l'ethnographie, la préhistoire et l'archéologie, ou encore la paléo-anthropologie. Pour fragmentaires qu'ils soient, les éléments que nous avons évoqués n'en permettent pas moins de poser un certain nombre de questions clefs sur l'origine de la société. Un premier point, dont on ne peut faire l'économie, est d'observer comment chaque récit trahit lui-même un discours sur ce qu'est ou devrait être la société. Aristote voit dans la *polis* grecque le modèle idéal d'organisation de la société alliant communauté humaine, organisation politique et ancrage territorial. En imaginant des humains violents entre eux à l'état de nature, Hobbes entend établir par la raison une société civile enfin guérie du chaos par l'institution de lois qu'un souverain fait respecter. Pour Rousseau, la société civile est devenue un lieu d'aliénation qu'il importe de réformer par un nouveau contrat restaurant liberté et égalité. Freud, enfin, construit un récit qui tente d'expliquer le passage du sauvage et de la violence à la civilisation et à l'apaisement à travers la maîtrise des pulsions primitives.

Au-delà de ces divergences, d'autres questions apparaissent. Ainsi, la société appartient-elle au domaine de la nature (Aristote) ou n'est-elle qu'une construction humaine (Rousseau)? Comment considérer ensuite les relations entre société et pouvoir politique? Sont-elles organiques (Aristote) ou le produit d'un contrat rationnel (Hobbes) ou encore l'aboutissement d'un long processus d'aliénation (Rousseau)? Enfin, nos origines sont-elles empreintes de violence (Hobbes, Freud) ou d'irénisme (Rousseau)?

Grâce aux résultats acquis par la recherche depuis près d'un siècle, et souvent au cours des cinquante dernières années, les pages qui suivent tentent d'apporter des éléments de réponse en empruntant des données accumulées par la paléanthropologie, la préhistoire, l'archéologie, la biologie ou encore la primatologie. Le récit qui se dessine combine à la fois des données factuelles, fruits d'observations sur le terrain ou d'analyses en laboratoire, et des séquences logiques d'événements dont l'enchaînement a été proposé par des chercheurs à partir d'une interprétation des données factuelles. Cette collection de données peut nous aider aujourd'hui à comprendre l'engendrement des sociétés humaines et, au-delà, nous donner à voir un peu de la nature du lien qui maintient les hommes ensemble en donnant un sens à leur communauté.

Prémices : l'émergence de la lignée humaine

Suivre l'engendrement des sociétés humaines nous plonge dans le foisonnement du vivant et dans les profondeurs temporelles de son histoire. C'est au naturaliste suédois Carl

von Linné que l'on doit la première tentative de recenser, nommer et classer de façon systématique toutes les espèces vivantes connues à son époque. Dans *Le Système de la nature* qu'il publie de 1735 à 1758, il organise toutes les connaissances disponibles à travers une hiérarchisation qui mènera à la nomenclature actuelle en règnes, embranchements, classes, ordres, familles, genres et espèces. Chaque espèce reçoit une appellation combinant deux mots latins, le premier désignant le genre auquel elle appartient (*Homo*) et le second un trait caractéristique de l'espèce (*sapiens*). Une espèce correspond à l'ensemble des individus qui peuvent se reproduire entre eux en donnant naissance à des individus eux-mêmes féconds. Les humains (*Homo sapiens*) s'inscrivent pleinement dans la hiérarchie du vivant en appartenant à un genre (*Homo*), à une famille (Hominidés), à un ordre (primates), à une classe (mammifères), à un embranchement (chordés; sous-embranchement: vertébrés), et à un règne (animal).

Un siècle après les travaux de Linné, dans un ouvrage magistral qu'il publie en 1859: *L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle, ou la préservation des races les meilleures dans la lutte pour la vie*, le naturaliste anglais Charles Darwin propose une théorie nouvelle sur l'évolution des espèces qui dépasse le fixisme du savant suédois en leur conférant la profondeur temporelle des temps géologiques. Complétée depuis par d'autres sciences, comme la génétique, la théorie darwinienne reste la référence pour expliquer l'évolution du vivant depuis son apparition sur la Terre il y a quelque 3,8 milliards d'années. Elle se fonde sur deux observations majeures. Tout d'abord, les individus d'une même espèce ne sont pas rigoureusement identiques

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)